



DB000646

Composition de philosophie

Examen ou concours :

Série* :

Spécialité/option :

Repère de l'épreuve :

Épreuve/sous-épreuve :

Préciser, s'il y a lieu, le sujet choisi)

Numérotez chaque page (dans le cadre en bas de la page) et placez les feuilles intercalaires dans le bon sens.

Note :

20

Appréciation du correcteur (uniquement s'il s'agit d'un examen) :

* Uniquement s'il s'agit d'un examen.

"C'était les ordres", "c'était la guerre" : ces expressions toutes faites qu'emploient les hommes, dans le cadre d'une interaction ou d'un dialogue intérieur, montrent qu'ils ne peuvent pas s'empêcher de chercher des raisons à leurs actions, n'hésitant pas à invoquer le poids des circonstances pour justifier qu'ils soient demeurés en-deçà de leurs possibilités. Il n'y a pas de rapport innocent avec soi-même. Le sentiment de culpabilité, les remords, semblent donc attester de l'existence d'une responsabilité en l'homme. La responsabilité, ce serait donc un principe universel inscrit en l'homme qui l'attache à des obligations irréductibles aux normes juridiques.

Seulement, il y a un écart entre le caractère impératif de la responsabilité spécifiquement morale et le flou dans lequel on est plongé dès lors qu'il s'agit d'y répondre concrètement (comment ? envers qui ?) et de justifier sa matrice prescriptive (pourquoi ?). Le risque, c'est que cette responsabilité ressentie subjectivement mais difficile à justifier objectivement ne se transforme en une culpabilité. Écrasé par un champ

N°
1/23

d'obligations illimitées, l'homme devient alors un être-pour-la-faute, jamais à la hauteur et torturé par son incapacité à faire face au vaste appel qu'il ressent. Peut-on justifier rationnellement la responsabilité? Le risque n'est-il pas dès lors de limiter son périmètre d'application? Il faut donc questionner le présupposé même du sujet, à savoir que la responsabilité en tant qu'elle fonde des devoirs universels et insés existe bien, qu'elle n'est pas le fruit d'une essentialisation subreptice de conceptions morales conditionnées socialement. Du fait que l'on se sente responsable, il ne découle donc nullement que l'on soit responsable. Dire que l'homme est responsable, c'est courir le risque de ne pas pouvoir justifier cette responsabilité, et cela ne dit pas encore comment y répondre. Cependant, on peut émettre l'hypothèse que les deux questionnements, théorique et pratique, sont liés. Un homme capable de déterminer pourquoi il est responsable, à l'égard de qui (lui, les autres), et à quel degré (impératif, optatif), c'est peut-être aussi un homme qui saura précisément comment guider son action en fonction de cette responsabilité.

Peut-on faire de la responsabilité un principe moral universel (i.e. qui vaut pour tous les hommes de façon inconditionnelle)?

Pour y répondre, on montrera dans un premier temps en quoi la responsabilité, en tant que source d'obligations impératives, est rendue suspecte

rien
rire
ns

a
artie
rrée

par l'indétermination de son concept. Puis on
contrebalancera, dans un second temps, en
montrant que la responsabilité envers les autres qu'on
éprouve subjectivement, qui peut être justifiée par un
fondement naturel, est indispensable à la conduite de nos
relations avec autrui. Enfin on montrera, dans un
dernier temps, que la responsabilité envers soi a
aussí une dimension morale dans la mesure où
seul un homme qui agit de façon responsable, à
l'égard de lui-même, peut devenir un sujet fiable
à même d'assumer sa responsabilité envers les autres.

*

La responsabilité, conçue comme une intuition
éthique, source d'obligations envers soi-même et les
autres, est un concept utile à la compréhension de la
vie morale du sujet, mais difficile à justifier.

La difficulté vient de ce qu'il n'y a pas de
corrélation logique et nécessaire entre l'expérience
subjective de la responsabilité et son existence
objective. On peut donc la justifier de différentes
façons, en lui donnant un fondement différent.
Selon Kant, la responsabilité s'éprouve comme
la conscience des maximes que la raison
pratique pure indique à la volonté. En ce

sens, le fait que l'homme se sente responsable (fait de la raison) atteste de sa nature spécifiquement humaine. La responsabilité a donc chez Kant pour corrélat la dignité humaine, cette capacité présente en l'homme d'humilier les inclinations sensibles de son être empirique. Comme seule une action accomplie par devoir revêt un caractère moral, la responsabilité de l'homme se situe dans son intention. Cette conception très rigoureuse de la responsabilité semble attestée par l'existence d'actions désintéressées. Dans la Critique de la raison pratique, Kant prend l'exemple d'un homme qui, sous la menace d'un tyran, refuserait malgré tout de porter un faux témoignage contre un innocent. Ainsi, cet homme éprouve une responsabilité, qui est ici un devoir envers sa personnalité humaine. Elle prend le sens d'une capacité à dépasser la peur et le désir d'échapper à la mort, subordonnés au respect de la justice. L'analyse kantienne de la responsabilité est très subtile, car elle permet de penser notre responsabilité, notamment, envers des criminels, des meurtriers de masse. Ce que nous respectons en eux, ce qui nous pousse à leur faire un procès et non pas à les abattre, fût-ce, c'est leur personnalité humaine, c'est-à-dire leur personne humaine en tant qu'elle est capable elle aussi d'éprouver cette responsabilité envers

ne rien
écrire
dans

la
partie
barrée

Examen ou concours :

Série* :

Spécialité/option :

Repère de l'épreuve :

Épreuve/sous-épreuve :

(Préciser, s'il y a lieu, le sujet choisi)

Numérotez chaque page (dans le cadre en bas de la page) et placez les feuilles intercalaires dans le bon sens.

Note :

20

Appréciation du correcteur (uniquement s'il s'agit d'un examen) :

* Uniquement s'il s'agit d'un examen.

antici, et son être empirique. En cela, peut-être la théorie kantienne est-elle plus extensive que celle des endémancistes nationaux auxquels elle s'oppose. En effet, penser une responsabilité inconditionnelle est impossible si l'on tient que l'homme n'agit qu'en fonction de son intérêt bien compris. Ainsi, dans la proposition 72 du livre IV de l'Éthique, Spinoza maintient que l'"homme libre" n'agit "jamais frauduleusement". Mais pour lui, la fides n'est fondée que parce qu'elle est rationnelle. En effet, mentir pour un homme, c'est se placer à l'écart de la communauté qui repose sur la confiance inter-individuelle. C'est donc risquer de connaître un sort malheureux, à l'image du pseudo-docteur Romand, qui ayant fait croire à sa famille qu'il pratiquait la médecine dans une grande ONG, alors qu'il avait échoué au concours, passait ses journées dans un parking à attendre. Mais dans d'autres cas, comme celui de l'acte désintéressé, Spinoza semble ne pas

N°
5/2

pouvoir justifier la responsabilité qu'éprouve
l'homme, puisque celle-ci consiste
précisément en une interruption du
causalité. On ne peut pas, du point de
vue scientifique, tout à fait expliquer
pourquoi un homme sacrifierait sa vie
au profit d'un autre, par responsabilité. Ainsi,
la thèse de Kant semble validée. Certes, un homme
peut se sacrifier par héroïsme, donc en un
sens parce qu'il y trouve son bonheur (cas des Rois
carméliens ou d'Achilles). Mais cela ne résout pas
la question de savoir d'où vient cette valeur,
qu'il attribue au fait de répondre à la
responsabilité qu'il éprouve. Être responsable,
se serait donc se sentir obligé vis à vis de
la nature spécifiquement humaine d'autrui et
de soi-même.

• Seulement, peut-on totalement
adhérer à une conception métaphysique de la
responsabilité (i.e. qui repose sur un principe
supra-sensible) ? En effet, on ne saurait
fonder une obligation - absolue sur la nature, qui
est contingente. D'où l'impression d'une
certaine gratuité dans les prescriptions kantienne.
Par exemple, selon Kant, il ne faut pas
se suicider, en vertu de la responsabilité
que l'homme a envers lui-même. Or

rien
ire
ns

a
rtie
rree

bien, il ne faut pas s'infliger de souffrances, au sein de rapports sexuels n'ayant pas pour issue la reproduction. Mais on voit mal en quoi il est immoral que deux adultes consentants s'adonnent à ces actes, dans le cadre d'un contrat sous-masochiste. En effet, ceux-ci n'éprouvent vraisemblablement pas de remords, alors qu'ils ont violé, selon Kant, leur responsabilité envers la dignité humaine. Margurent-ils donc de sens moral ? C'est le sens de la critique qu'adresse Ruven Ogien à Kant. Selon lui, il n'y a pas de responsabilité morale envers soi-même. On voit bien le risque qu'il démontre : que la responsabilité devienne synonyme de culpabilité. Et qu'au lieu de représenter comme un rapport de soi à soi-même, elle devienne le lien du paternalisme.

Par ailleurs, être responsable envers les autres au nom de la dignité humaine ne dit pas comment agir dans toutes les situations. En effet, l'application chimérique des maximes kantiennes semble assez contre-intuitive dans certains cas, comme celui du mensonge. Démontrer à un tyran qui nous interdirait, un innocent réfugié chez nous, c'est certes agir par devoir, mais n'est-ce pas faillir à sa responsabilité en assistant par une personne en danger ?

La vie morale a une dimension casuistique (les conflits de devoirs) que Kant minimise.

On touche ici à une limite de la notion de responsabilité, qui ne contient pas analytiquement ses propres règles d'actions.

Fondement supra-sensible, danger de paternalisme, règles contre-intuitives : la responsabilité telle que Kant la conçoit ne saurait pleinement nous satisfaire. Dès lors, ne vaudrait-il pas mieux nous en débarrasser ? Dans la Généalogie de la morale, Nietzsche soutient que l'origine de la morale, qui est sans fondement, serait la volonté de domination de certains et le besoin de grégarité d'autres. L'idée d'une responsabilité, indissociable en vérité du sens chrétien de la culpabilité, serait incorporée à des fins de soumission sociale. Ce serait, en réalité, une illusion.

En résumé, il y a un écart entre l'utilité de la notion de responsabilité pour comprendre la vie morale de l'homme, qui semble être déterminée par des obligations qu'il édicte lui-même, et les difficultés pour fonder de manière assurée cette notion, dont l'indétermination a pour corrélat le risque d'un usage

ne rien
écrire
dans

la
partie
barrée

Examen ou concours :

Série* :

Spécialité/option :

Repère de l'épreuve :

Épreuve/sous-épreuve :

(Préciser, s'il y a lieu, le sujet choisi)

Numérotez chaque page (dans le cadre en bas de la page) et placez les feuilles intercalaires dans le bon sens.

Note :

20

Appréciation du correcteur (uniquement s'il s'agit d'un examen) :

* Uniquement s'il s'agit d'un examen.

636

inadéquat, faisant peser une responsabilité trop lourde sur l'homme, au point de devenir une culpabilité. Par conséquent, il faut continuer à réfléchir sur cette notion, guide utile de la vie pratique et fait indéniable de la conscience, mais en lui cherchant un fondement qui ne soit plus métaphysique, quitte à en restreindre le champ d'application.

La responsabilité envers les autres, en tant que sentiment naturel, est un principe moral essentiel pour la conduite de nos relations avec autrui.

On a mentionné que la responsabilité, en tant qu'elle fait éprouver des devoirs inconditionnels, ne pourrait in fine s'appliquer qu'aux autres. En effet, se sentir responsable, c'est se sentir appelé à "répondre" à quelqu'un. Or, il semble a priori absurde de répondre à un

N°
9.12

appel qu'on se serait lancé à soi-même.
En outre, on a bien vu que le risque
pratique d'une telle conception de la
responsabilité était le paternalisme.
Être responsable, ce serait donc
se soucier de l'existence d'autrui.

Cette responsabilité, pour être morale, doit être
inséparable aux normes et aux mœurs.

Autrement dit, il faut prouver que l'homme se
conduit d'une telle manière en société non
par crainte de la justice, à l'image du bergebygis
(République II) qui s'agit qu'il possède le pouvoir d'être
invisible, viole toutes les lois. Pour cela, il faut
trouver des actions qui, tout en échappant aux
sanctions juridiques, sont immorales. Par exemple,
négliger, par pure rancune, quelqu'un qui vous
aime, ... est légal mais est-ce bien moral ?

La responsabilité, qui pense à ne pas
faire souffrir autrui, existe donc bien d'un
point de vue moral si elle s'applique aux
autres. Mais ce n'est encore qu'une théorie.
Comment la fonder en pratique ?

Il semble que la responsabilité,
dont on a dit qu'elle était d'abord un
principe subjectif, soit plus précisément un
sentiment, dans la mesure où
on a échoué à démontrer l'existence

d'un affect a priori tel que Kant le concevait (fait de la raison). Dans l'Enquête sur les principes de la morale, Hume estime ainsi que la sympathie est à l'origine des sentiments moraux que l'homme éprouve envers son prochain.

Cependant, la responsabilité ne peut être qu'un sentiment particulier de la sympathie, puisque celle-ci est, selon Hume, éprouvée aussi bien à l'égard des proches que de personnages de fictions. Pour éviter le "localisme", qui limite la sympathie en extension, il faut en outre que celle-ci soit modifiée par une raison empiriquement déterminée. Mais le cas de la responsabilité est plus complexe, car si on éprouve de la sympathie pour des personnages de fiction, à l'évidence on éprouve pas de sympathie envers eux. La responsabilité peut donc d'un sentiment qui ne s'applique qu'à certains cas. Or, pour que cette sélection du champ de nos obligations ait lieu, il faut un jugement cognitif, celui de la raison. Mais comment celui-ci se détermine-t-il ? Les hommes sont rarement d'accord entre eux quant au périmètre de leurs obligations. Comment décider ? Peut-on se tromper, se sentir responsable alors qu'on ne l'est

pas, on se sentira innocent alors qu'on devrait se sentir responsable ?

ne rien
écrire
dans

la
partie
barrée

Pour approfondir le questionnement, il faut donc s'interroger sur l'orientation de la responsabilité. Karl Jaspers, dans la Culpabilité allemande, estime que l'homme possède une "culpabilité métaphysique". Certes, il la fonde sur un principe théologique qu'on a jugé bon de tenir à l'écart pour progresser dans le raisonnement, mais l'emploi de ce concept ici ne dépend pas de son quoi l'on fonde la responsabilité. Il est pertinent pour un chrétien, mais peut-être aussi pour un agnostique. En effet, il peut être attesté par l'expérience. Ainsi, selon Jaspers, la responsabilité de l'homme est à la fois réflexive (répondre de mes actions) et asymétrique (répondre à telle situation) : ainsi, dans certaines situations dont je ne suis pas responsable (un enfant à la rue, sur mon chemin) je suis "convoqué" et quoique je fasse, je ne peux pas ne pas concevoir cette situation comme une situation morale. Je "sens" de la valeur.

Pourtant, il semble que ce envers quoi l'homme se sent responsable, qui ne dépend donc pas uniquement de ses actes, ne soit pas un champ immuable.

N°
12.20

Examen ou concours :

Série* :

Spécialité/option :

Repère de l'épreuve :

Épreuve/sous-épreuve :

(Préciser, s'il y a lieu, le sujet choisi)

Numérotez chaque page (dans le cadre en bas de la page) et placez les feuilles intercalaires dans le bon sens.

Note :

20

Appréciation du correcteur (uniquement s'il s'agit d'un examen) :

* Uniquement s'il s'agit d'un examen.

Autrement dit, si l'homme connaît de nouvelles responsabilités au fil des siècles, n'est-ce pas la preuve que celle-ci est une affaire de conditionnement social ? Peut-être pas. En effet, si les problèmes moraux posés à ma responsabilité évoluent, ils se déterminent tous en fonction du même sentiment moral, de la même conception de la responsabilité. Ainsi, l'augmentation de la connaissance théorique de l'homme l'a amené à se sentir responsable de nouveaux objets éthiques, - par exemple, la terre ou la nature avec le réchauffement climatique, ou les descendants (cf. Hans Jonas, Le Principe responsabilité). La dimension cognitive du rapport que l'homme entretient avec la responsabilité, pourrait ainsi permettre de dépasser le problème du localisme, puisque la connaissance détermine de façon mieux informée notre conscience morale que la simple expérience. Par exemple,

N°

13/20

une meilleure connaissance du système
nervier des animaux nous amène à
concevoir une "responsabilité" envers
eux, à tout le moins celle de ne
pas leur infliger une souffrance gratuite
(ce que Spinoza encore niait, cf. Éthique
IV. prop 34 scolie 1).

Cependant, le risque d'une telle
conception de la responsabilité, c'est là encore
qu'elle nous échappe. Que faire concrètement
pour venir en aide aux migrants ? Se sentir
responsable, se savoir responsable de cette
situation n'aide en rien. Autrement dit,
se savoir responsable, pour guider efficacement
l'action du sujet, c'est aussi être capable de
déterminer, de façon adéquate, à quel point on
est responsable d'une action. J'aurais voulu une
place à cette notion de "degré", estimant que pendant
le nazisme, il fut responsable mais moins que les
dirigeants politiques, plus en revanche qu'un
résistant comme Willy Brandt. Ainsi, l'expérience
de Milgram, relatée dans Submission et
obéissance, montre que ce qui est décisif
pour penser la notion de responsabilité,
en se plaçant du point de vue du sujet,
ce n'est pas sa liberté objective,
donnée, mais les degrés de liberté

qu'il s'accorde, à quel point il se sentait libre.
En effet, si être responsable, c'est avant
tout une affaire de soi à soi, car autrui
ne peut pleinement connaître nos motivations,
alors être responsable est avant tout
"juger" que l'on est responsable et de quoi
l'on est responsable. La question n'est plus
"est-on responsable?" mais "comment
bien juger de sa responsabilité?"

Pour revenir à sa notion de responsabilité des
autres, il faut être responsable de soi.

Comment donc juger de la responsabilité
d'hommes qui ont fait le mal "sans
le vouloir"? Ainsi, les soldats de la 1^{re}
division de réserve de la police allemande qui
participèrent à la "shoah par balle" en
Pologne (cf. Christopher Browning, Des hommes
ordinaires) étaient certes conscients de
leurs actes, et traitaient volontairement des
juifs, mais ils n'étaient pas animés
d'une "volonté mauvaise", au sens kantien.
En effet, il semble qu'ils commettaient
ces crimes non par inclination, par une
penchant au "mal radical" qui les

pourrait à inverser l'ordre éthique des maximes pour transgresser la loi morale (cf. les religieux dans les limites de la simple raison). Il semble qu'on violerait ce qui les a déterminé soit la volonté d'obéir aux ordres, mais aussi à ce qu'ils percevaient comme étant certes périble, mais au fond bon dans l'intérêt du peuple allemand. En ce sens, la notion de responsabilité est ambiguë ; ils sont responsables juridiquement, mais aussi moralement de leurs crimes au sens où ils ont commis une "infraction", ayant rompu une règle évidente de la vie humaine qui dit de ne pas être des innuents. Mais ils n'ont pas commis de "transgression", au sens où ils n'ont pas failli délibérément, par volonté mauvaise. On peut-on être responsable, au sens de coupable, sans avoir voulu faire le mal, voire sans éprouver de remords ? Oui selon Platon, dont la thèse de Périclès comme source du mal permet de penser ces situations. C'est en effet le sens profond du paradoxe socratique : "nul n'agit mal de son plein gré". On ne peut pas vraiment commettre le mal si on pense que cela est fondamentalement mauvais. Mais

ne rien
écrire
dans

la
partie
barrée

Examen ou concours :

Série* :

Spécialité/option :

Repère de l'épreuve :

Épreuve/sous-épreuve :

(Préciser, s'il y a lieu, le sujet choisi)

Numérotez chaque page (dans le cadre en bas de la page) et placez les feuilles intercalaires dans le bon sens.

Note :

20

Appréciation du correcteur (uniquement s'il s'agit d'un examen) :

* Uniquement s'il s'agit d'un examen.

6
3
6

L'homme n'en est pas moins coupable s'il a commis une faute, puisqu'il est "responsable" de son ignorance, au sens où celle-ci dépend de lui. Ainsi le flou moral et d'indifférence, qui mènent droit à l'adhésion sans faille à la "morale chienne", qui exclut du champ des obligations certaines catégories de population à des fins sociales (Bergson), peuvent être évités.

En ce sens, pour se montrer responsable dans son comportement envers les autres, il faut d'abord être responsable dans le rapport que l'on entretient avec soi-même. Ainsi, le mot de "responsabilité" prend un sens nouveau, car elle était conçue comme impérative quand il s'agissait du rapport aux autres. Or, être responsable envers soi-même, se servir de soi, relève plutôt du registre optatif. En effet, la problématique endémone, qui est de renforcer la

N°
17/22

nature humaine, de lutter contre sa fragilité, cherche plutôt à donner des conseils à l'homme, ^{est} une parénétiqne, puisque le "bien" pour eux est ce qui est bon relativement à l'homme.

Être responsable de soi-même, c'est donc se soucier de soi, de sa santé mais aussi de sa connaissance, de son rapport aux autres. Contrairement à ce qu'en dit Ogien, il y a bien une dimension morale dans le rapport que l'on entretient à soi-même. Par exemple, un réminiscence ou un alcoolique chronique, qui ne veut à personne, peut se sentir "coupable" de son état, parce qu'il en est responsable, i.e. il dépend de lui, et qu'il n'en fait pas un bon usage.

Être responsable de soi-même est la condition nécessaire pour être responsable dans son rapport aux autres, car de là découle la fiabilité morale du sujet. Mais ce n'est pas la condition suffisante, comme on l'a vu avec la fidus de Spinoza car se soucier de soi ne suffit pas pour agir de façon désintéressée. Ainsi, Foucault a montré dans son Histoire de la sexualité (tome II, Introduction) que ce souci de soi spécifiquement moral

réside dans la part de subjectivation du sujet qui se joue dans ses pratiques de la liberté dans le rapport aux normes, qui sont les obligations imprédictibles, aux normes qui font peser la société sur l'individu. Ainsi donc, être responsable de soi, c'est se singulariser par rapport aux normes sociales, dans la part de la "substance éthique" de nous-même sur laquelle on effectue ce travail. Être responsable de soi, en ce sens, n'est pas un devoir impératif au sens kantien, mais une attitude sage et raisonnable pour se comporter de façon responsable avec les autres, et ne pas céder aux pressions de la morale sociale.

*

La responsabilité est donc un principe moral universel, dans la mesure où elle repose sur un fondement rationnel (un sentiment) qui est informé par la raison. La responsabilité, c'est donc ce qui nous pousse à agir dans des circonstances qui dépendent de nous, sous une modalité impérative dans le rapport aux autres et optative dans le rapport à soi. Elle est à la fois sentiment (^{son} ~~le~~ fondement) et raison,

N°
19/20

dont le rôle instrumental consiste à délimiter ce qui dépend de moi (sur un plan cognitif), quitte à varier les degrés (je ne me sens pas également responsable d'un homme me suppliant de l'aider dans la rue, que de la guerre ou de la famine en Afrique).

ne rien
écrire
dans

la
partie
barrée

Ainsi, la raison ne dit pas comment agir par responsabilité (plan ^{sur le} pratique) de façon définitive. Se sentir responsable, en ce sens, c'est aussi se sentir indécis. Ce doute, qui est le propre de la vie éthique du sujet, ne doit pas mener au désespoir, mais à la recherche rationnelle de principes pour guider sa vie, ou mieux encore à une réflexion sur les valeurs, sans que jamais celle-ci ne prétende avoir trouvé la "bonne solution". Être responsable, c'est donc reconnaître la dimension profondément casuistique de la vie morale, et, dépassant une culpabilité stérile qui est le propre d'une responsabilité floue et indéterminée, affronter sans désespoir, mais sans faux espoir, l'insuffisance des théories morales et l'indécision qui caractérise toute vie éthique.